10 c. le Numéro. HORS LA CHARITÉ PAS DE SALUT 1er Janvier 1869. -- N° 22.

LE SPIRITISME A LYON

Les communications entre le monde spirite et le monde corporel sont dans la nature des choses, et ne constituent aucun fait surnaturel, c'est pourquoi on en trouve la trace chez tous les peuples et à toutes les époques; aujourd'hui elles sont générales et patentes pour tout le monde.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Les Esprits annoncent que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, et qu'étant les ministres de Dieu et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité.

EN VENTE
CHEZ LES LIBRAIRES DE LYON
Le Dépôt du journal est chez M. ROUSSET,
Cours Lafayette, 86.

L'excédant des frais sera versé à la caisse de la Société de Secours fraternels spirites.

Pour tout ce qui regarde la Rédaction écrire
RUE CUVIER, 69, LYON.

Abonnements
pour Lyon et les départements
UN AN : 4 FR.

A partir de ce jour, tout ce qui concerne la rédaction et la correspondance drevra être adressé au gérant, M. Finet, rue Cuvier, 69.

SOMMAIRE

Le journal le *Spiritisme à Lyon* se trouve chez les principaux libraires de
Saint-Etienne,
Vienne,
Valence,
Grenoble.
Dépôt à Paris, chez M. Turquand, libraire, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.

DOCTRINE

—

Utilité de l'oubli des existences antérieures

Si nous nous souvenions de nos existences antérieures, disent souvent les adeptes du spiritisme, il nous serait plus facile de naviguer sur cet océan de la vie, si gros de nuages, si gonflé par les ouragans. Comment pouvons nous savoir si nous expions des fautes passées, ou si nous acquérons de l'expérience pour l'avenir? C'est que chacun aime mieux penser qu'il a liquidé son arriéré de compte et qu'il est quitte envers Dieu de ses fautes antérieures, et cependant, que de prévoyance Dieu a mis dans cet oubli absolu de toute existence passée; que de mansuétude envers les coupables; que d'indulgence envers la société; comme ce voile jeté sur les siècles écoulés favorise les élans de paternité, en ne permettant pas que chacun puisse lire sur le front de son semblable quelles ont été ses faiblesses et ses torts, de quelle honte il a signé son dernier nom!

En effet, qui voudrait s'unir à la jeune fille, qu'on regarde avec cette émotion que provoque toujours la jeunesse et les illusions, si, à travers le prisme qui l'enveloppe, on lisait : La fiancée dont tu veux faire ta femme a été la marquise de Brinvilliers; plus de deux siècles se sont écoulés depuis ses fautes, elle les a chèrement expiées Dieu lui a pardonnée, fais comme Dieu, l'homme se retirerait tout palpitant d'effroi, comme à l'approche d'un serpent; quelle est la femme qui consentirait à une union avec un homme qu'elle saurait avoir été Judas, bien que dix-huit siècles d'expiation, de misères et d'angoisses, aient depuis longtemps effacé cette faute? Nul ne saurait affronter le regard d'autrui, si dans son souvenir il retrouvait son passé, si en égrenant ses existences, il se disait : j'ai été coupable de telle faute, j'ai commis tel forfait, J'ai à rougir devant telle personne, j'ai encore dans la conscience le remords de telle faiblesse, et tout oppressé d'être reconnu pour telle ou telle célébrité du mal, il chercherait à glisser inaperçu, oubliant souvent sa mission, et n'apportant pas sa quote part à l'édifice social. Dieu, en privant les hommes de ces tristes annales, leur a rendu la vie plus facile, il a resserré les liens fraternels entre tous ses enfants, il a permis à la société de se constituer, afin qu'elle arrive à une perfection relative à l'avancemement matériel de son globe. Lorsqu'on visite les sêrres d'un jardinier, il vous conduit vers les plus belles fleurs, vous les montre dans tout leur éclat et ne vous les fait admirer que lorsqu'il les a débarrassées de l'engrais qui les a fécondées; en présence d'un rosier chargé de fleurs et de jeunes boutons, vous admirez la fleur et le feuillage, et vous oubliez qu'au printemps ce n'était qu'une frêle branche, sortant à peine de terre et presque entièrement couverte de détritus. Ainsi de l'Esprit; Dieu le laisse dans une complète ignorance de ce qu'il a été, jusqu'à ce qu'il s'affirme de lui-même, et par ses brillantes facultés, quand il sera arrivé à ce degré de perfection qui permettra au *vox populi* de dire : Tel Esprit n'est pas de ce monde, il est trop avancé pour cela, Dieu ne ne nous l'a donné que comme exemple, on pourra impunément demander ce qu'a été cet Esprit, son passé n'aura plus d'influence sur son avenir, parce qu'il sera montré sous de si riches couleurs, que la toile terne et incolore de ses débuts disparaîtra de tout souvenir. C'est donc en présence de ces révoltes, que susciterait la connaissance du passé, que Dieu le cache à tous les yeux; mais une fois que l'Esprit se sera élancé vers les régions célestes, où tout est amour, le passé renaîtra de ses cendres, afin que chacun puisse se dire : Comme j'étais petit, et comme votre bonté m'a fait grand! comme j'étais faible, et comme votre tendresse m'a fait fort! Merci, mon Dieu, pour tant de sollicitude, votre misericorde

FEUILLETON DU SPIRITISME

N° 8.

UNE CAUSE CÉLÈBRE EN AUSTRALIE

—

L'ESPRIT

Comme en désespoir de cause le chef sauvage se laissa tomber à plat, le menton sur le bord du petit lac, et ses prunelles dilatées demeurèrent attachées sur la surface unie et stagnante. Sondain, il bondit; se relevant d'un seul effort, comme un poisson mis à sec qui retourne à son élément, il frappa des mains, poussa le cri aigu et strident particulier à ceux de sa horde quand ils s'emparent d'une proie, cri qui n'a presque rien d'humain et qui semble se souvenir du fauve, et, le bras tendu dans la direction du milieu de l'étang, ou la décomposition d'une substance cachée sous les eaux avait produit une couche visqueuse rougie de couleurs prismatiques, Gaosy Corrow, semblable au chacal sur sa proie, hurla plutôt qu'il ne cria :

— Gras d'homme blanc!

Benjamin Lytton du rouge passa au ponceau, puis au violet, on s'empressa de lui jeter de l'eau à la face et d'y tremper ses mains, il pût alors s'écrier :

— Ah! enfin!

Aussitôt la pièce d'eau fut fouillée avec des branches d'arbres et de longs pieux.

Mais un des sauvages plus habile se fit une pirogue d'un vieux tronc d'arbre creusé par le temps, et avec le croc de son wômera, juste à la place que désignait toujours le doigt tendu de Coosy Corrow, il enleva un cadavre; puis il plongea et rapporta les débris d'un mouchoir de soie encore attachés à une grosse pierre, sans doute celle qui avait servi à enfoncer le corps sous l'eau.

C'étaient, l'on ne pouvait en douter, c'étaient bien les restes de Hardy. Deux dents du milieu manquaient à la mâchoire décharnée; l'ancien déporté les avait perdues dans une rixe; une des canines avançait, celle de droite, et M. Vere se rappela l'expression peu avenante que ce trait imprimait naguère à la physionomie du défunt. Enfin, aux restes de la jaquette encore appliqués aux omoplates et aux côtes pendaient les mêmes boutons de cuivre que tous avaient vu briller durant plus de trois ans sur la poitrine de Hardy.

Laissant Ben et les noirs à la garde du cadavre, M. Vere remonta à cheval, piqua des deux et se rendit à la ferme que régissait Brush depuis le prétendu voyage du maître. Il y arriva en moins d'un quart heure, et, composant son visage de son mieux, demanda si le gérant était au logis. M. Brush, qui achevait de dîner près de sa fenêtre, vint au-devant du gentlemenn et l'engagea gracieusement à mettre pied à terre et a se rafraîchir. M. Vere déclina cette dernière offre, et, après quelques mots de politesse, dit à son voisin qu'il avait une faveur à lui demander.

— J'aurais envie, poursuivit-il, d'acquérir un bon lopin de terre qui dépend de cette propriété ; j'en donnerais un prix raisonnable. Mais avez vous les pouvoirs nécessaires pour vendre ?

— Vraiment oui, M. Vere, répliqua Brush, l'absence de mon ami pouvant se prolonger, il m'a donné ses pleins pouvoirs. Je suis son agent de confiance et je puis agir comme lui-même.

Ouvrant le tiroir d'un bureau, il tendit au juge de paix un acte que, sur rapide examen, celui-ci trouva en bonne forme, et rendant le document à M. Brush :

— Puisqu'il en est ainsi, dit-il, si vous étiez libre en ce moment, je vous prierais de m'accompagner, et nous visiterions ensemble le terrain dont il s'agit.

— A vos ordres, répliqua Brush. Et il fit seller son cheval.

Pour arriver à la pièce de terre dont parlait M. Vere, il fallait passer au bord de la petite mare. Au moment où, débusquant de derrière un bouquet d'arbres, on apercevait en plein le cadavre décomposé couché sur la grève, les sauvages, disposés à l'entour en diverses postures, et Ben, la tête penchée et l'air abruti, assis sur un tronc d'arbre et tournant le dos à ce pénible spectacle, M. James Vere épiant la physionomie de son compagnon, s'écria :

— J'ai là quelque chose à vous montrer, M. Brush, regardez ici! ce sont les reste de M. Hardy, il n'y a pas à s'y méprendre. Comment expliquez vous qu'ils se trouvent dans cette mare?

J. E.

(*La suite au prochain numéro.*)



m'apprend la solidarité: dès lors, les divisions, les discordes, les préjugés disparaîtront de la terre, et l'humanité, ayant brisé ses e. traves, se lancera libre et radieuse vers les régions célestes, où tout Esprit est convié.

(Communication spirite obtenue par l'écriture, dans un des groups de Lyon.

LE TORRENT

FABLE.

Ma fable pourrait bien devenir une histoire.
Un jour, sur le penchant de la Montagne-Noire (1).
Sous la cape d'un ciel naguère transparent,
Par les neiges gonflé bondissait un torrent.
Les eaux montaient, montaient, montaient impitoyables,
Tombaient avec fracas de ses bords entr'ouverts,
S'engouffraient, bouillonnaient, renversaient les étables,
De leurs débris couvraient d'immenses tapis verts
Debout, les bras croisés, sur un roc solitaire,
Un homme, jeune encor, le maître de ces lieux,
Hautement gourmanda le torrent écumeux.
« Oh! ne m'accuse pas, répondit sans colère
Celui qui répandait la terreur et la mort:
Non, je n'accomplis pas une œuvre de vengeance;
Le mal vient de toi seul, de ton imprévoyance:
L'homme, s'il est prudent, règle même le sort.
Insensé! pouvais-tu m'imposer tes lisières?
Que sont tes éperons, tes crochets, tes barrières,
Tes murs, tes remparts de granit?
Pour me soumettre, il faut me creuser un grand lit. »
. . . .
Comprenez! vous par qui les masses sont guidées,
. . . .
Comprenez! j'ai décrit le torrent des idées.

(Dicté par un Esprit frappeur, au moyen de la table.)

RÉPONSE AU Dr DIDAY

Craignant de sortir des bornes de l'exquise bienséance que les hommes se doivent mutuellement, nous avons préféré remettre notre critique à faire à un de nos bons esprits, certain que leur langage est toujours plus sûr et bienséant; nous en dédions la copie à M. Diday, auteur de l'article provocateur.

COMMUNICATION

Dans le feuilleton de la *Gazette médicale de Lyon*, M. le docteur Diday cherche à prouver, avec beaucoup trop d'énergie et d'amère dérision, que les malheureuses empoisonneuses de Marseille ont dû céder, pour l'exécution de leurs crimes, aux funestes instigations des idées superstitieuses qu'il reconnaît pourtant n'appartenir qu'à la défense. Voici les pâles raisons sur lesquelles s'appuie le célèbre docteur contre les médiums, les sorciers, les esprits et les spirites; nous citons ses propres paroles: « Or, comment cette tentation est-elle devenue victorieuse? Comment a-t-elle dissipé tout scrupule, en même temps toute frayeur? en se montrant armée d'un pouvoir surnaturel, en disant à l'une de ces malheureuses: « Il ne s'agit pas de tuer « votre mari; je ne ferai que l'ensorceler; » en insinuant à l'autre: « Votre mari est condamné *par les* « *esprits*. Qu'importe qu'il finisse un peu plus tôt, un « peu plus tard? »; en révélant à une troisième l'action de ce clou magique « qu'on invoque dans le but de « faire mourir son mari ».

« Que ces propos aient été réellement tenus ou qu'ils ne soient que des moyens de défense allégués par les accusées, ajoute M. Diday, nous n'avons pas à le rechercher ici En tout cas, ils sont dans la vraisemblance; voici de bien pauvres preuves desquelles le tribunal d'Aix a fait d'abord justice, et c'est sur des données aussi peu sérieuses que le célèbre docteur appuie sa critique acerbe contre tout ce qui se trouve lié à l'apparence du surnaturel qui n'existe nul part; il place tout au même degré: médium, gueux, spirite, adepte; car, dans sa colère intéressée, il accentue sa boutade de cette outrageante réflexion: « Le zouave Jacob est le « marchepied naturel de l'herboriste Joye. »

Quel rapport y a-t-il entre le guérisseur spirite et le malheureux qui a oublié ou n'a peut-être jamais compris que Dieu seul peut disposer de la vie de ses enfants? Il y a entre Joye et Jacob l'immense distance du mal au bien, de la vie à la mort: distance qui ne se rapproche que par les incarnations successives.

Il faut avouer qu'il faut être un peu aveuglé par l'intérêt personnel pour ne pas s'appercevoir que l'on s'égare dans un labyrinthe d'idées qui sont en contradiction sur la même ligne les unes avec les autres; mais vous ne savez donc pas, monsieur Diday, que bon nombre de docteurs eux-mêmes, y sont allés, près du zouave Jacob, et vers d'autres médiums guérisseurs et écrivains? Hélas! si, c'est bien parce que vous le savez, car vous l'avouez humblement par ces paroles: « Il y a même des juges qui « au sortir de railler les Esprits de Joye, vont confier leurs santés et celle de toute leur famille, à une *toucheuse inspirée* ou à un débitant de flanelle magnétisée. » Eh! pourquoi pas, docteur? s'ils souffrent, s'ils ont épuisés toutes les ressources de l'art? Et en vertu de quel droit leur imposeriez-vous de souffrir toute leur vie entre vos mains, s'ils peuvent instantanément être guéris en d'autres? Quel est le malade qui résisterait à cette tentation divine? Eh! vous-même, docteur, si vous étiez torturé, anéanti par la paralysie, la goutte sciatique, ou toute autre maladie chronique, maux réputés incurables; je vous vois faire le voyage de Paris ou même de Saint-Pétersbourg, s'il le fallait, et vous hâter de profiter gratuitement, ainsi qu'eux-mêmes, des bénéfices de cette soi-disant superstition, que vous vous hâtez trop de flétrir, dans votre ingénieuse découverte des causes des crimes de la société; vous avez oublié d'autres superstitions auxquelles vous n'avez pas osé toucher, qui, elles aussi, guérissent des malades.

Qui ne connaît pas les miracles de la Salette, de Notre-Dame-de-la-Garde, le tombeau du bon curé d'Ars, Notre-Dame-de-Fourvière, et tant d'autres saints au nom desquels l'on fait de la médecine illégale? Que n'élevez-vous la voix contre Dieu lui-même, qui, sans le secours d'aucun saint, guérit une multitude de malades par le secours de la prière dite chez soi (la plus efficace)? Avez-vous donc oublié, docteur Diday, que le pape lui-même est médium guérisseur? Tous les journaux l'ont rapporté à qui mieux mieux.

Hélas! s'il fallait détruire toutes les filières qui conduisent au crime, il faudrait engloutir dans un seul abîme l'espèce humaine, avec ses vices et ses vertus; car la meilleure pensée, la plus généreuse des actions, conduit souvent la haine et la vengeance dans le cœur d'un coupable. Quel était donc l'instigateur de cette mauvaise pensée, qui suggéra à ce célèbre docteur de Paris d'empoisonner toutes ses femmes? était-ce les médiums, les Esprits ou les sorciers? non, rien de cela n'a été prononcé dans la défense. Serait-ce donc l'étude trop approfondie de la thérapeutique? non, mille fois non: c'est la soif de l'or jamais assouvie! Le voilà, le principal mobile des crimes qui se commettent indifféremment dans toutes les classes de la société; joignez à cela la haine, la jalousie, l'amour de la vengeance, plus toutes les passions humaines et le peu d'avancement des esprits incarnés de ces natures à demi sauvages, capables de commettre des crimes avec préméditation. Voici, docteur, les causes du mal; ne nous le dissimulons pas, que l'intérêt personnel ne nous fasse jamais sciemment appliquer le remède à l'opposé du mal, pour envenimer la plaie (c'est aussi un crime). La plaie humanitaire, ce sont les vices sociaux, sous quelque soit le masque qui les cache; soyons prudents et attentifs, étudions ces causes, et nous l'atteindrons dans ses effets. En véritables docteurs humanitaires, traitons-les autrement que par l'intérêt privé, mais dans le seul but du bien-être général, pour lequel il faut un prompt remède.

Me permettez-vous, à moi médecin invisible de l'âme et du corps, de vous l'enseigner, ce souverain et indispensable remède de l'humanité? c'est le spiritisme ou spiritualisme: ce sont ces preuves irréfutables de l'immortalité de l'âme, par ces manifestations, et les Esprits qui viennent dire aux hommes: Vous ne devez pas rester sédentaires, vous faites partie intégrante de la loi de progression; améliorez-vous, si vous voulez être plus heureux, et pour attirer les humains sous cet immortel drapeau (hors la charité pas de salut), veulent que des Esprits, par l'intermédiaire des médiums, tels que Jacob et autres, donnent la santé; la maladie n'est-elle pas accessible à tous! et le bien le plus précieux sur la terre, n'est-ce pas la santé? Sans elle, qu'est-ce que la fortune? Que peut le travailleur? Ne vous étonnez donc pas si tous, riches et pauvres, accourent pour se faire guérir; c'est un aimant bien puissant envoyé par Dieu sur la terre; nouvelle manne du désert, il vient convaincre les plus incrédules; on est si malheureux lorsque l'on souffre, et c'est si bon, la santé, que si vous ne pouvez légalement la leur donner, ne leur en voulez pas, si pour l'obtenir ils vont illégalement la chercher dans les officines de nos médiums; ne poursuivez pas ces derniers de votre anathème, ils ne sont pas si noirs que vous les supposez; voyez-les *seulement sous leur véritable jour, entourés de leurs* guides, qui leur inspirent le désintéressement et l'amour de leurs semblables; étudiez, monsieur Diday, la doctrine spirite; c'est une étude qui n'est pas indigne de vous, croyez-moi; vous êtes un peu malade, elle vous guérira; mais si vous refusez de voir dans cette existence, une autre fois elle vous éblouira: patience, patience, docteur, le temps est un grand maître et Dieu un puissant novateur.

Esprit de Mme Fouquet.

ACTUALITÉS

CREDO SPIRITE

Nous ne saurions passer sous silence le discours prononcé par M. Kardec à la Société spirite de Paris, à l'occasion de la fête de Toussaint.

« C. F., dit-il, nous sommes réunis, en ce jour consacré par l'usage à la commémoration des morts, pour donner à ceux de nos frères qui ont quitté la terre un témoignage particulier de sympathie, pour continuer les rapports d'affection et de fraternité qui existaient entre eux et nous de leur vivant, et pour appeler sur eux les bontés du Tout-Puissant. »

M. Kardec explique ensuite comment l'union de pensées homogènes peut pénétrer les assistants d'effluves bienfaisantes, par le fait des rayonnements fluidiques, partant des Esprits sur les incarnés, et pénétrant ces derniers de satisfaction et de bien-être, tel qu'on en éprouve dans toutes les réunions sympathiques.

« La communion de pensée, dit-il, produit une sorte d'effet physique qui réagit sur le moral; c'est ce que le Spiritisme seul pouvait faire comprendre. L'homme le

(1) Montagne du département de l'Aude



sent instictivement, puisqu'il recherche les réunions où il sait trouver cette communion dans les rapports qui s'établissent entre les hommes et les Esprits; il y a une puissance attractive ou répulsive que ne possède pas toujours un individu isolé. »

Plus loin il dit: « Le champ de charité est très-vaste, il comprend deux grandes divisions que faute de termes spéciaux on peut diviser par les mots : *Charité bienfaisante* et *charité bienveillante*. On comprend facilement la première, qui est naturellement proportionnée aux ressources matérielles dont on dispose ; mais la seconde est à la portée de tout le monde, du pauvre comme du riche. Si la bienfaisance est forcément limitée, rien autre que la volonté ne saurait poser des bornes à la bienveillance. »

Nous citerons aussi la profession de foi spirite par laquelle il termine à peu près son discours, profession de foi admirable à laquelle l'homme pieux, le libre penseur et nous ne saurions rien ajouter, et qui contient son éloge :

« Croire en un Dieu tout-puissant, souverainement juste et bon ; croire en l'âme et en son immortalité, à la préexistence de l'âme comme seule justification du présent, à la pluralité des existences comme moyen d'expiation, de réparation et d'avancement intellectuel et moral, à la perfectibilité des êtres les plus imparfaits, à la félicité croissante avec la perfection, à l'équitable rémunération du bien et du mal, selon le principe: à chacun selon ses œuvres ; à l'égalité de la justice pour tous, sans exception, faveurs, ni priviléges pour aucune créature : à la durée de l'expiation limitée à celle de l'imperfection ; au libre arbitre de l'homme, qui lui laisse toujours le choix entre le bien et le mal ; croire à la continuité des rapports entre le monde visible et le monde *invisible*, à la solidarité qui relie tous les êtres *passés, présents et futurs, incarnés et désincarnés* ; considérer la vie terrestre comme transitoire et l'une des phases de la vie de l'Esprit, qui est éternelle ; accepter courageusement les épreuves en vue de l'avenir plus enviable que le présent ; pratiquer la charité en pensées, en paroles et en actions dans la plus large acception du mot ; s'efforcer chaque jour d'être meilleur que la veille, en extirpant quelque imperfection de son âme ; soumettre toutes ses croyances au contrôle du libre examen et de la raison, et ne rien accepter par la foi aveugle ; respecter toutes les croyances sincères, quelque irrationnelles qu'elles nous paraissent, et ne violenter la conscience de personne ; voir enfin dans les découvertes de la science la révélation des lois de la nature, qui sont les lois de Dieu : voilà le *credo*, *la religion du Spiritisme*, religion qui peut se concilier avec tous les cultes, c'est-à-dire avec toutes les manières d'adorer Dieu. C'est le lien qui doit unir tous les spirites en une sainte communion de pensées, en attendant qu'il rallie tous les hommes sous le drapeau de la fraternité universelle. »

—

Avec la fraternité, fille de la charité, les hommes vivront en paix et s'épargneront les maux innombrables qui naissent de la discorde, fille à son tour de l'orgueil, de l'égoïsme, de l'ambition, de la jalousie et de toutes les imperfections de l'humanité.

Le Spiritisme donne aux hommes tout ce qu'il faut pour leur bonheur ici-bas, parce qu'il leur apprend à se contenter de ce qu'ils ont ; que les spirites soient donc les premiers à profiter des bienfaits qu'il apporte, et qu'ils inaugurent entre eux le règne de l'harmonie qui resplendira dans les générations futures.

INSTRUCTION DES ESPRITS.

LA CHARITÉ.

Entre Dieu et les hommes il y a une barrière que ceux-ci ne peuvent franchir qu'en la soulevant eux-mêmes ; vainement ils essaieront tous les chemins, vainement ils s'efforceront de la côtoyer ils ne peuvent arriver à la source de vie qu'en écartant cet obstacle ou plutôt en le renversant.

Ce qui éloigne les hommes de leur Créateur, c'est l'égoïsme ; ce qui les en rapprochent c'est la charité, l'abnégation et le dévoûment. Charité, mot splendide, rayon lumineux, espérance de l'éternité, que de volumes on a écrit en ton honneur, et pourtant comme tu es peu comprise, comme tu es mal interprétée ! Les hommes croient généralement que la société réside tout entière dans l'action d'ouvrir sa bourse, d'en retirer une petite pièce de monnaie et de la remettre au pauvre qui vous implore ; ce n'est pas là de la charité, c'est de l'aumône, et l'aumône avilit celui qui la reçoit, parce que le plus souvent elle entretient en lui la paresse, quand le vice ne s'y mêle pas ; c'est l'aumône, secours inefficace qui est en opposition avec le travail, avec l'intelligence et le progrès. Mais la charité de sentiment divin qui fit de Jésus un rédempteur et de tous les martyrs des élus de Dieu, la charité vient de plus haut et parle une autre langue que l'aumône. La charité habite dans le cœur, elle est délicate comme une sensitive, elle est mélodieuse comme la plus pure harmonie ; la charité auréole le visage, illumine le regard, éclaire la pensée ; la charité, trait d'union qui unit tous les hommes, elle est la compagne du pardon, la sœur du dévoûment, c'est la divine étincelle qui nous parle de Dieu, elle veille au chevet du malade, elle caresse le mourant en lui montrant l'éternité, elle ouvre les portes du ciel.

La charité courbe le front de la mère sur le berceau de l'enfant, elle accueille l'orphelin, elle voit partout un frère ; pour la charité il n'y a ni contrée, ni pays, ni dialecte, ni étranger. Il n'y a que des enfants de Dieu habitant une même terre, vivant du même soleil, puisant la vie à la même source, naissant et mourant par la volonté de Dieu. La charité est tolérante ; saint Paul disait : Ayez la charité et vous aurez le ciel. C'est que saint Paul se souvenait du chemin de Damas et de la miséricorde divine. Soyez donc charitables, chers habitants d'une terre à laquelle tous les mondes supérieurs ont envoyé tour à tour leurs Esprits pour la régénérer, laissez germer en vous ce rayon lumineux qui épanouit votre cœur, ne vous enveloppez pas dans votre égoïsme comme une chrysalide s'enveloppe dans sa coque soyeuse ; ouvrez le seuil de ce sanctuaire qu'on appelle les pensées intimes, donnez audience à ces sentiments qui vous assaillent et vous font tressaillir, ne réfléchissez pas si vous devez être bon, si cela ne vous portera pas préjudice, et si enfin vos intérêts matériels ne sont pas atteints par un élan de votre charité, Dieu vous a choisi comme dépositaire, comme intermédiaire de ses bienfaits ; le riche est le porte-aumônière de Dieu ; s'il donne aux pauvres, il ne fait qu'accomplir son mandat, et vous êtes tous riches si vous avez la foi et la charité ; vous êtes bien riches, vous les travailleurs matériels, condamnés à un rude labeur pour nourrir votre famille, car vous avez en vous cette rosée bienfaisante qu'aspire la fleur desséchée, vos lèvres sont semblables à un rayon de soleil lorsqu'elles disent aux malheureux : Espérez, vous êtes bien riches vous, pauvres mères, qui cachez à l'enfant aimé vos inquiétudes pour ne lui montrer qu'un visage riant ; vous êtes bien riches, vous tous qui pouvez dire : Venez à moi, esprits souffrants, et je vous guérirai et je vous consolerai ; vous êtes riches, car vous avez le pardon ; vous êtes riches, car vous avez l'amour. Souriez donc à la charité quand elle vous montre le chemin pour arriver à Dieu, suivez-la quand elle marche en avant ; la charité vient du ciel vous chercher, pauvres pionniers de l'œuvre régénératrice, elle vous chante ses plus douces mélodies pendant que vous travaillez, elle vous parle des cieux ; quand vous vous courbez sur la terre, et au moment où tout s'apprête à une lutte entre le bien et le mal, la charité vient à vous pour vous dire : Espérez, Dieu sourit aux bons cœurs.

CARITA.

Communication obtenue par l'écriture dans un des groupes spirites de Lyon.

Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement.

BOISSON DÉPURATIVE DU SANG.

Salsepareille, petite centaurée, cassé en bâton, de chaque 10 grammes, faire cuire une demi-heure. Mettre infuser :

Rhubarbe, séné mondé, sel d'Epsom, de chaque 10 grammes, bois de réglisse pour sucrer ; 3 verres à boire deux à jeûn à une heure d'intervalle et l'autre le soir. La prendre trois jours, à un jour d'intervalle, si elle ne suffit pas, l'on répétera trois fois.

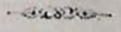
Pour les enfants, il faut leur donner, à la suite d'un rhume, du sirop d'ipécacuanha pour les faire vomir, ensuite une petite purgation vermifuge : huile de ricin et huile d'olive, de chaque, 25 grammes, qu'on mêlera avec un jus de citron, une cuillerée d'eau de fleurs d'oranger, un peu de sucre pilé ; bien battre le tout et le leur donner en deux fois, après leur avoir donné un lavement de lait sucré ; cette dose est pour un enfant de trois ans.

Règle générale : On observera pour toutes les maladies un régime, rien d'irritant ni d'échauffant, très-peu de vin, pas de café, surtout aucune boisson alcoolique, une nourriture saine, douce, rafraîchissante et légère. Tenir toujours les pieds bien chauds et la tête fraîche, surtout aux enfants.

ESPRIT DE Mme FOUQUET.

RÉFLEXIONS SPIRITES.

Sans doute, il peut y avoir des gens qui abusent des évocations, qui s'en font un jeu, qui les détournent de leur but providentiel pour les faire servir à leurs intérêts personnels ; qui, par ignorance, légèreté, orgueil ou cupidité, s'écartent des vrais principes de la doctrine ; mais le spiritisme sérieux les désavoue, comme la vraie religion désavoue les faux dévots et les excès du fanatisme. Il n'est donc ni logique ni équitable d'imputer au spiritisme en général, les abus qu'il condamne ou les fautes de ceux qui ne le comprennent pas. Avant de formuler une accusation, il faut voir si elle frappe juste. Nous dirons donc, le blâme de l'Eglise tombe sur les charlatans, les exploiteurs, les pratiques de la magie et de la sorcellerie, en cela elle a raison. Lorsque la critique religieuse ou sceptique flètrit les abus et stigmatise le charlatanisme, elle ne fait que mieux ressortir la pureté de la saine doctrine, qu'elle aide ainsi à se débarrasser des mauvaises scories ; en cela, elle facilite notre tâche. Son tort est de confondre le bien et le mal, par ignorance chez le plus grand nombre, par mauvaise foi chez quelques-uns : mais la distinction qu'elle ne fait pas, d'autres la font ; dans tous les cas, son blâme, auquel tout spirite sincère s'associe dans la limite de ce qui s'applique au mal, ne peut atteindre la doctrine.





CORRESPONDANCES.

Nous extrayons de notre correspondance la lettre suivante, et nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs, afin de leur donner une idée de la clairvoyance de l'Esprit-médecin qui assiste Mme R.... et de la manière dont il procède pour visiter ses malades, et pour leur montrer le moyen d'obtenir des consultes :

« Tonnerre, 24 octobre 1868.

« Madame,

« Je viens réclamer votre complaisance pour consulter une dame à laquelle je porte intérêt. J'espère que vous ne me refuserez pas. C'est Mme Dumilly Brette, de Beaune (Côte-d'Or). Si cette pauvre femme pouvait revenir à la santé, comme toute la famille ne connaît pas la foi spirite, il est certain que cette manifestation les ferait réfléchir et les engagerait à étudier les belles vérités de notre doctrine. Vous voudrez mettre votre consultation dans l'enveloppe ci-contre, afin que le mari puisse suivre les conseils que vous lui donnerez.

« Agréez, madame, mes remerciments et mes civilités les plus affectueux.

« Votre dévoué LEHAUVIÈRE.

Réponse de l'Esprit :

« Je le veux bien, mon enfant; dans une minute je suis à toi. »

Et pendant quelques minutes, l'Esprit de Mme Fouquet s'absente pour aller visiter le malade, après quoi il dicte au médium ce qui suit :

« La malade que je viens de visiter souffre d'une affection de matrice, d'un échauffement du foie; le cœur souffre beaucoup de lésion, ce qui surrexcite le système nerveux et cause des douleurs névralgiques, semi-rhumatismales : voici son mal, dont la cause est un refroidissement et des ennuis qu'a éprouvés la malade. »

Le médium se demandait qui allait lui prouver que tout cela était bien vrai, attendu qu'il ne connaissait pas la malade, lorsque l'Esprit lui répondit ceci :

« Il faut envoyer cet écrit aux personnes intéressées à cette guérison; si on reconnaît que j'ai dit vrai, je donnerai les remèdes à suivre, mais, envoyez ce billet. »

Mme R... envoya la consulte qu'elle avait reçue de l'Esprit et obtint la réponse suivante :

« Beaune, 3 novembr 1868.

« Madame,

« La maladie de ma femme est bien celle que vous avez décrite, et voilà près d'un an qu'elle souffre horriblement.

« Je vous retourne la consulte et joins à ma lettre mon adresse, afin que vous ayez la bonté de m'envoyer votre réponse.

« Recevez, madame, avec mes remerciments, l'assurence de ma considération distinguée,

« J. DUMILLY BRETTE. »

ÉVOCATION DE J. M.

MORT A QUATORZE ANS, AMI DU FILS DU MÉDIUM, CONVOQUÉ HUIT JOURS APRÈS SA MORT.

1. Evocation. — R. Je vous remercie de m'évoquer. Je me souviens des promenades que nous faisions ensemble.

2. Et votre camarade Charles, qu'en dites-vous? — R. Charles a beaucoup de chagrin de ma mort. Mais suis-je mort? Je vois, je vis, je pense comme avant, seulement je ne puis me toucher, et je ne reconnais rien de ce qui m'entoure.

3. Que voyez-vous? — R. Je vois une grande clarté; mes pieds ne touchent pas le sol; je glisse; je me sens entraîné. Je vois des figures brillantes, et d'autres qui sont enveloppées de blanc; on me presse, on m'entoure; les unes me sourient, les autres me font peur avec leurs regards noirs.

4. Voyez-vous votre mère? — R. Ah! oui, je vois ma mère, et ma sœur, et mon frère; les voilà tous! Ma mère pleure beaucoup. Je voudrais lui parler comme à vous; elle verrait que je ne suis pas mort. Comment donc faire pour la consoler? Je vous en prie, parlez-lui de moi. Je voudrais bien aussi que vous disiez à Charles, que je vais bien m'amuser à le regarder travailler.

5. Voyez-vous votre corps? — R. Mais oui, je vois mon corps, couché là, tout raide. Je ne suis pourtant pas dans ce trou, puisque me voici.

6. Où êtes-vous donc? — R. Je suis là, près de votre table, à droite. Je trouve drôle que vous ne me voyiez pas; je vous vois si bien, moi.

7. Qu'avez-vous ressenti quand vous avez quitté votre corps? — R. Je ne me rappelle pas trop ce que j'ai senti alors; j'avais très-mal à la tête, et je voyais toutes sortes de choses autour de moi. J'étais tout engourdi; je voulais remuer, je ne pouvais pas; mes mains étaient toutes mouillées de sueur, et je sentais un grand travail dans mon corps; puis je n'ai plus rien senti, et je me suis réveillé très-soulagé; je ne souffrais plus et j'étais léger comme une plume. Alors je me suis vu sur le lit, et pourtant je n'y étais pas; j'ai vu tout le grand mouvement que l'on faisait, et je m'en suis allé ailleurs.

8. Comment avez-vous su que je vous demandais? — R. Je ne me rends pas bien compte de tout ceci. J'ai bien entendu que vous me demandiez tout à l'heure, et je suis venu de suite, parce que, comme je disais à Charles, vous n'êtes pas ennuyeuse. Adieu, madame, au revoir. Je reviendrai vous parler, n'est-ce pas?

FAITS DIVERS

Logique et bon sens d'un curé

Monsieur D..., cultivateur à B..., de passage à Lyon, achetait au mois de novembre, la collection du journal *Le Spiritisme à Lyon*; arrivé chez lui, les neiges qui couvraient le sol lui donnèrent le temps de lire avec attention ces écrits. Il était tout fier et tout heureux de sa découverte: la communication des âmes aux hommes. Je comprends, se dit-il, que l'âme étant immortelle, peut se communiquer et se manifester à nous, car je me souviens d'avoir vu ma mère, longtemps après sa mort, étant parfaitement éveillé.

Marie, sa petite fille, qui allait à l'école des sœurs, cru faire merveille en portant un numéro à la classe. La sœur s'en saisit et vite s'en fut chez le père :

Eh quoi! voilà les feuilles diaboliques que vous mettez entre les mains des enfants? Où donc, voyez-vous le diable sur ces feuilles? lui répondit le père, il n'y a rien qui lui ressemble, ni dans la forme, ni dans le fond. La conviction de D... s'affermissait par la contradiction; la religieuse, surprise et peu habituée à la discussion en matière religieuse, voulut soutenir un moment sa thèse. D... la laissa dire, puis, poussé par une inspiration fortement accentuée, il soutint chaleureusement le spiritisme. A mesure qu'il parlait il devenait éloquent, et, à sa grande surprise, il expliquait la doctrine aussi bien que s'il avait lu les principaux ouvrages, reçu bon nombre de manifestations. Son interlocutrice allait de surprise en surprise, et ne put continuer à comparer ses pensées trop mesquines sur Dieu, à celles si larges et si admirables de la philosophie spirite.

C'était trop beau, sans doute, car pour cacher son désappointement, la religieuse dit oui, mais c'est le loup qui se cache sous la peau de l'agneau. Enfin, dit-elle pour se débarrasser, ne laissez pas lire cela aux enfants. Et elle partit.

Comme il n'y a rien d'attrayant comme le fruit défendu, quelques jours après, une dizaine de journaux passaient à l'école, de mains en mains. Se saisir des petites feuilles diablotines, les menacer des flammes éphémères, fut aussitôt fait que pensé, la sœur mère en avait déjà fait un gros chiffon destiné à cet effet, lorsque la plus jeune sœur émet cette idée: Si nous portions cela à M. le curé? Pensant gagner des indulgences pour cette épopée, elle remet les feuilles tant bien que mal en état de les porter à la cure. Le prêtre y jeta les yeux: Laissez-moi cela, dit-il, j'examinerai. Deux jours après, la sœur retournait au presbytère pour prendre ses ordre sur la condamnation certaine du journal, et cela sans appel; mais, quelle ne fut pas sa surprise, lorsque le curé lui dit: J'ai pris connaissance de ces journaux, il n'y a rien de mal, au contraire, il y a de grandes et généreuses pensées, simplement exprimées; ce sont des vérités. Il faut donc les laisser lire aux enfants? dit la sœur étonnée..... Et pourquoi donc pas? seulement ils sont trop jeunes pour les comprendre.

Ce prêtre donne à nos adversaires, une bonne leçon de logique et de bon sens. Il faut voir par soi-même, et jamais par les yeux d'autrui; si tous agissaient ainsi, nous ne verrions pas tous les jours quelques-uns de nos adversaires être obligés d'admirer demain ce qu'ils foulent aux pieds aujourd'hui.

L'AVANT-GARDE.

Voici l'*Avant-Garde*. Voyons sa première pensée dans la jeune ouvrière prête à se suicider par excès de misère, et pour conserver sa vertu; elle est empêchée de commettre cette mauvaise action par une mère infortunée qui appelle du secours pour son enfant mourant; puis elle dit :

« Est-ce qu'on meurt quand on a vingt ans, des yeux
« et des bras pour travailler, un cœur pour s'apitoyer
« sur les misères d'autrui? Non, il n'y a rien de tel
« pour oublier sa douleur que de prendre part à la
« douleur des autres.

« La vie, quelque laide qu'elle soit, est toujours belle
« quand on peut être utile. »

Voilà des pensées qui ont le mérite d'être vraies, d'appartenir à tous les cultes, de s'adresser à toutes les misères, et consoler bien des cœurs. Ce qui prouve que la presse littéraire a un très-beau rôle à remplir dans l'humanité: consoler, encourager, moraliser, flageller le vice tout en élevant la vertu. Courage donc, défenseurs du progrès moral et intellectuel, n'envions pas d'autres grandeurs.

Pour tous les articles non signés :
Le Gérant, FINET.

Association typographique lyonnaise. — Regard, rue Tupin, 34.

